

patrie, un guide et un conseil dans les périls de la vie des camps. Les Zouaves purent la lire et la méditer pendant le voyage ; ils en ont peut être ainsi retiré plus de profit que si le discours qu'elle renfermait eût été simplement prononcé verbalement, malgré toute la vénération et le prestige religieux attachés à la parole de Mgr Bourget

Après les allocutions des deux évêques, on récita les prières de l'*Itinéraire* que l'Eglise a consacrées pour attirer la bénédiction de Dieu sur ceux qui voyagent pour la gloire de son nom.

En même temps que l'évêque de Montréal distribuait cette touchante allocution, un autre ami de la jeunesse, un savant, admirateur enthousiaste du dévouement et du sacrifice partout où il se trouve, faisait donner aux Zouaves une petite adresse, qui a dû être, avec celle de Sa Grandeur, un précieux souvenir de la patrie pour tous les jeunes voyageurs. Cet opusculé, qui emprunte à l'histoire du Canada quelques-uns de ses plus jolis traits, dut son existence à une pensée délicate de M. l'abbé Verreau, principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Il contenait deux lettres, l'une de M. de Contrecoeur à son fils, enrôlé sous les drapeaux de Montcalm et Lévis ; l'autre de M. de Pambrun, adressée également à son fils, voltigeur sous M. de Salaberry, toutes deux remplies de conseils inspirés par la foi la plus vive et le patriotisme le plus pur. C'était bien la plus belle occasion d'exhumer du précieux recueil de notre archéologie canadienne ces deux pièces aussi recommandables en elles-mêmes que convenables à la circonstance.

C'est munis de tous ces souvenirs qui devaient leur rappeler si vivement la religion et la patrie, que les Zouaves, drapeau en tête, laissèrent la Cathédrale pour se rendre aux chars qui devaient les emporter à New-York. Il était trois heures, la vapeur grondait dans la bouilloire, et il ne leur restait plus que le temps de donner une dernière poignée de main à leurs amis en se rendant à la gare. Une foule immense les y attendait. Toute la rue du Cimetière jusqu'à la rue Bonaventure, cette rue, la cour de la gare, la rue St-Antoine, toutes les rues voisines aboutissant au terrain occupé par les chars, tout était rempli, encombré, foulé, obstrué d'une multitude que les journaux ont diversément estimée, et plutôt au-dessous qu'au dessus, 20 ou 30,000 personnes. Depuis la visite du Prince de Galles, on n'avait jamais vu, à Montréal, une masse aussi imposante. Ce n'est pas sans de grandes difficultés que les Zouaves, accompagnés du Comité, purent se frayer un chemin au milieu de ces flots pressés. Partout sur le passage de ces fils des croisés éclatèrent les marques du plus grand enthousiasme et de la plus vive sympathie. Les acclamations succédèrent aux acclamations ; les Zouaves furent comme portés en triomphe par la multitude jusqu'à la gare. Là se firent les derniers adieux, et là eurent lieu bien des scènes déchirantes ; plus d'une larme fut versée par les parents ou les amis venant embrasser pour la dernière fois des Zouaves auxquels les attachaient les liens du sang ou de l'amitié. Mais, chose admirable, pendant que les parents et les amis ne retenaient qu'avec peine leurs larmes ou même les laissaient couler abondamment, les Zouaves, eux, pénétrés de la grandeur de leur mission, répondaient à ces témoignages d'affection avec un bonheur

une gaieté de cœur qui étonnaient tous ceux qui les virent. C'étaient eux, pourtant, qui faisaient le sacrifice de la patrie, de la famille, peut-être d'une position avantageuse et d'un avenir brillant ; mais la grâce de Dieu les remplissait ; aussi le sacrifice était fait joyeusement.

Plus d'une pauvre mère, qui s'était réservée la consolation d'embrasser son fils, à la gare, fut cruellement déçue de cette douce espérance. "Laissez-moi approcher, criait l'une ; je veux voir mon enfant." Mais le flot impitoyable ne leur permit pas de se rendre aux wagons, et elles virent, de loin, le train s'éloigner lentement sans qu'elles pussent, une dernière fois, presser leur fils chéri.

Les acclamations n'avaient pas cessé dans la foule immense, et elles semblèrent redoubler lorsque le train partit, emportant nos Zouaves vers la Ville-Eternelle. C'était enfin le départ, le moment solennel, plein d'émotion et de grandeur.

Au-dessus de ces acclamations de la terre, on entendait celles de la religion, représentées par les joyeuses volées de toutes les cloches catholiques de la ville. Le carillon de Notre-Dame surtout était imposant. Le cœur battait dans la poitrine de ceux mêmes qu'avait amenés la curiosité toute pure ; on ne se défend pas de certaines émotions. Les Zouaves étaient aux fenêtres de leur quatre chars, saluant parents, amis, patrie. Puis, au sortir de la gare, ils traduisirent leurs derniers adieux dans un cri enthousiaste de *Vive le Pape !* auquel une immense acclamation répondit : *Vive Pie IX !* A chaque rue qu'ils passaient, les mêmes acclamations s'élevaient vers le ciel. Quand le calme fut un peu rétabli, on entendit les Zouaves chanter à voix forte l'*Ave Maris Stella !* C'était une prière au ciel, et en même temps comme un salut anticipé à la ville de Rome. Puis, naturellement, on pensa au Canada, comme on devait y penser, c'est-à-dire, joyeusement, et en chantant quelques jolies chansons nationales. Ah ! ces refrains, d'autant plus doux qu'on est plus loin de la patrie, rappelèrent bien des fois à nos Zouaves le souvenir du Canada et ne servirent pas peu à les maintenir toujours dans le même enthousiasme.

* * *

JACQUES-CARTIER

ET LA CATHEDRALE DE MONTREAL

Suite.

VI.

Ouvrons le "Briel récit et succincte narration de la navigation faite es ysls de Canada," et nous y lisons : "Le lendemain notre capitaine... fit avitailler et accourir les barques... pour aller amont le dit fleuve, au plus loin qu'il nous serait possible." Or une expérience séculaire démontre qu'il était possible d'aller plus loin que le courant Sainte-Marie ; c'est la voie ordinaire de la navigation entre Montréal et Québec, et chaque jour de nombreux bateaux remontent ce faible rapide aisément.